

## Études littéraires africaines

# Femmes congolaises et subterfuges d'une vie sur l'autre rive

Réassi Ouabonzi, alias Laréus Gangoueus



Numéro 45, 2018

Henri Lopes, lectures façon façon-là

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051617ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051617ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Ouabonzi, R. (2018). Femmes congolaises et subterfuges d'une vie sur l'autre rive. *Études littéraires africaines*, (45), 117–122.  
<https://doi.org/10.7202/1051617ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## FEMMES CONGOLAISES ET SUBTERFUGES

### D'UNE VIE SUR L'AUTRE RIVE

PAR RÉASSI OUABONZI ALIAS LARÉUS GANGOUEUS <sup>1</sup>

Pourquoi avoir tout abandonné, brûlé ce qui m'était le plus précieux, changé d'identité, avoir franchi le fleuve, la mer, l'océan, pour changer de plumage, comme un oiseau à la veille d'une saison nouvelle ? Il aurait suffi de lever les ambiguïtés, de rompre et continuer à vivre là-bas... <sup>2</sup>

On recherche la bonne accroche pour trouver l'entrée en matière idéale nous permettant de parler d'un livre qui nous a plu. Le désir du lecteur et du critique, quand on lui prête un regard plus averti, est de se porter au plus près du propos de l'auteur. Oui, on aimerait en tant que scrutateur d'une œuvre littéraire qu'on apprécie, toucher le bon texte de l'écrivain. Celui qui nous permet d'aborder sa philosophie de vie, son regard sur les autres, sa capacité de s'extraire d'un moi toujours autocentré. Sans avoir la prétention d'avoir compris le projet littéraire d'Henri Lopes, il me semble que le roman *Sur l'autre rive* tient une place singulière dans le travail de l'écrivain diplomate congolais. En relisant récemment ce livre paru en 1992 aux éditions du Seuil, je me demandais si j'allais retrouver cette émotion unique qui avait caractérisé ma première lecture. Celle de voir un homme revêtir son personnage féminin du manteau de sa condition pour traiter de la complexité des rapports homme-femme, leurs non-dits, les silences qu'ils finissent par imposer, les représailles sourdes, les incompréhensions *a priori* insurmontables.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il m'est impossible de ne pas glisser quelques lignes définissant le rapport que j'entretiens avec l'œuvre de ce romancier. Comme lorsqu'au lycée technique du 1<sup>er</sup> Mai de Brazzaville, j'ai eu cette lecture imposée de *Tribaliques*, sa première œuvre littéraire. Ce fut pour moi la première découverte d'une fiction écrite par un Congolais. Un texte imprégné de l'atmosphère révolutionnaire marxiste des premières décennies dans un pays où Henri Lopes occupait déjà de très hautes responsabilités politiques. Une préoccupation du romancier, déjà dans ce texte, était celle du vivre ensemble. Quand en 1982, il écrit *Le Pleurer-rire*, un roman qui s'est imposé depuis comme un classique de la littérature africaine, cette œuvre étonne à la fois par son originalité, la pluralité des voix qui s'y expriment et le portrait loufoque et caustique d'un

---

<sup>1</sup> Blogueur littéraire, concepteur et animateur des émissions *Les Lectures de Gangoueus* et *5 questions idéales posées à un écrivain* sur Sud Plateau TV.

<sup>2</sup> LOPES (Henri), *Sur l'autre rive*. Paris : Seuil, 1992, 235 p ; p. 244.

ancien baroudeur devenu satrape. On pourrait également parler du *Chercheur d'Afriques* qui, à mon avis, recentre Henri Lopes sur des thématiques plus personnelles avec la dominante du métissage et une quête continue de l'origine dans son écriture.

### Des personnages en mouvement

*Sur l'autre rive* fait suite au *Chercheur d'Afriques*, avec un intervalle très court entre les deux parutions. Mais j'aimerais aussi citer deux ouvrages récents dans lesquels, si les questions d'identité sont dominantes, d'autres thèmes assez proches du roman *Sur l'autre rive* sont évoqués. *Une enfant de Poto-Poto* (2012) et *Le Méridional* (2015). Dans le premier roman, parmi les sujets dont regorge l'œuvre, figure la question d'un triangle amoureux singulier. Nous espérons mettre en évidence l'évolution du discours d'Henri Lopes sur la relation homme-femme qui prend une forme encore plus complexe dans ce roman. L'auteur se défend, dans l'émission littéraire *Les Lectures de Gangoueus* sur Sud Plateau TV <sup>3</sup>, de ne pas avoir une approche machiste. « Je soutiens que pendant longtemps, au Congo, il existe des amours mais il n'existe pas véritablement de couple. Le couple existe en dehors du mariage. Cette situation n'est pas propre au Congo » (11<sup>e</sup> minute de l'émission littéraire). L'affirmation d'Henri Lopes donne du sens aux structures de couples décrites dans les deux romans *Sur l'autre rive* et *Une enfant de Poto-Poto*. Si dans ces deux œuvres littéraires, l'auteur congolais prend plus de plaisir dans l'exploration des relations extra-conjugales, loin des ternes représentations du mariage traditionnel, l'élément de démarcation va être la sophistication de ces passions adultérines dans *Une enfant de Poto-Poto*...

Une observation qui nous servira de passerelle est celle du caractère extrêmement mouvant (nomade) des personnages d'Henri Lopes. On pourrait les qualifier de gens du voyage tant il est difficile de leur trouver un ancrage géographique. Ainsi, Madeleine, narratrice dans *Sur l'autre rive*, et par ailleurs artiste et traductrice, se transborde de l'autre côté de l'Atlantique après avoir tenté de s'ancrer dans une relation de couple conventionnelle à Brazzaville. Elle échoue aux Caraïbes. Ainsi Gaspard Libongo (*Le Méridional*), le bien nommé après avoir traversé le fleuve (*libongo* en lingala), finit pas trouver l'asile sur une île vendéenne. Ainsi Kimia *alias* Makéda Banga (*Une enfant de Poto-Poto*), se réfugie dans les voyages que lui imposent ses incessantes prestations universitaires de par le monde, loin de son compagnon. Son amie, Pélagie, se marie en France avec Franceschini expulsé du Congo.

<sup>3</sup> *Les Lectures de Gangoueus*, émission littéraire sur le média web Sud Plateau TV, avec Henri Lopes (enregistrement 7 novembre 2012) : <http://bit.ly/LDGHenriLopes>.

### Paroles de femmes, écriture d'un homme

Le roman *Sur l'autre rive* est avant tout l'exploration d'une rupture et d'une fuite, puis l'introspection d'un exil doré quelque part dans les Caraïbes, imposée par une rencontre imprévue faite par Madeleine, une artiste plasticienne. Alors qu'elle commence, au travers de ses peintures, à se faire un nom dans l'île refuge, elle reconnaît une vieille connaissance dans une rue de la ville. Tentant de mettre en place des stratégies pour ne pas être identifiée et confrontée aux interrogations de cette personne ressurgie d'un passé lointain, la narratrice pose un dispositif qui permet de reconstruire le cours de son histoire. Le roman prend alors une toute autre dimension. Entre le Congo et le Gabon des années 70, on découvre une relation de couple qui s'effrite, un monde qui s'effondre entre Madeleine et Anicet son mari. La voix sublime de la narratrice plonge le lecteur dans le tourment, l'incompréhension, la solitude qui étreignent ces jeunes cadres congolais. Par bribes de parole, Madeleine retrace la chronique d'une insatisfaction féminine dont le creuset se trouve dans l'intimité de ce couple. Ejaculations précoces, une musique qui ne passe pas, le corps d'une femme qui se ferme. Repli sur soi. Fuite dans l'art puis dans une relation extra-conjugale. Ce qui est remarquable dans cette narration, c'est le temps que se donne le romancier congolais pour donner corps à ce discours féminin qui finalement, par sa délicatesse et sa sincérité, nous rend sensible à la transgression de cette femme. Naturellement, pour celles et ceux qui liront ce roman, la question se posera de savoir comment Henri Lopes réussit-il à se mouvoir aussi efficacement dans la peau et la sensibilité de Madeleine. Il y a là un mystère qui trouve un semblant de réponse dans une phrase de l'homme de lettres congolais indiquant avoir été élevé dans un milieu de femmes (cf. *Les Lectures de Gangoueus*, émission consacrée au roman *Une enfant de Poto-Poto*). *Sur l'autre rive* est, de mon point de vue, dans le travestissement que réalise Henri Lopes, une merveille, une réelle réussite. On oublie simplement que le roman a été écrit par un homme car tout y est juste et mesuré.

Dans la fuite en avant de Madeleine, il y a une dénonciation non aboutie de l'institution du mariage. Du moins, exprimé comme cela, je déforme quelque peu le propos de l'auteur qui finalement souligne que l'amour, la volupté ne sont pas forcément dans l'institution qui pose un cadre légal rigide qu'il soit civil, religieux ou — pour ce qui concerne ce roman — coutumier.

Notre problème était celui d'un homme et d'une femme placés face à face, l'un à l'autre dans leur nudité. Nous étions assez grands, possédions assez d'expériences, pour rectifier nos vies par nous-mêmes, sans avoir affaire aux oncles du clan. Mais quel couple existe-t-il chez nous, sans la famille ? Deux époques cohabitent dans notre société et j'ai peur de l'une d'entre elles. On

peut, au pays, affronter l'État, on peut défier la loi, on peut blasphémer et faire des incartades, il existe à chaque occasion des formules de repêchage. Pas pour ceux qui osent se dresser contre la coutume <sup>4</sup>.

Ce point de vue, qui constitue une sorte d'épilogue du roman, a ceci de paradoxal le fait de mettre en scène une forme de lâcheté de l'héroïne qui ne peut finalement s'expliquer que par le combat de trop qu'elle refuse d'entamer contre sa famille, institution patriarcale par excellence en Afrique centrale. Mais à la réflexion, cette fuite est aussi une volonté de s'affranchir d'une société trop fermée ou tout simplement de s'autoriser la quête d'autres rivages symboliques où Yinka, son amant nigérian, a su l'introduire.

Dans un autre roman, *Une enfant de Poto-Poto*, Henri Lopes conçoit une relation plus complexe pour ne pas dire plus perverse. Deux jeunes femmes, deux amies se livrent aux sorties des indépendances, à un combat âpre pour la conquête de leur maître à penser, Franceschini un enseignant quarteron, sorte de Pygmalion à la sauce congolaise. Au sujet de cette relation complexe, à la question d'une lectrice, pendant l'émission consacrée à ce roman, qui interpellait l'écrivain sur la progression des personnages féminins qui se termine par une relation quasi-polygamique, Henri Lopes répond avec une certaine distance en rappelant que Franceschini n'est pas initiateur de cette relation.

La femme congolaise n'est pas subjuguée comme dans d'autres pays, elle bénéficie d'une certaine liberté et puis, en même temps elle arrive à la limite de sa liberté quand il faut fonder le couple [...] Je soutiens que pendant longtemps il existe des amours mais il n'existe pas véritablement de couples. Ce dernier existe en dehors du mariage. Cette situation n'est pas propre au Congo <sup>5</sup>.

Pour Lopes, dans *Une enfant de Poto-Poto*, ses personnages féminins fascinés par leur mentor le choisissent, faisant fi de toute rivalité et jalousie. Cette approche dépasse certaines morales actuelles d'Afrique ou d'ailleurs. Ici, je ne peux m'empêcher de penser à Hemley Boum, une étonnante romancière camerounaise qui formule une parole similaire sur la sexualité et le couple dans sa dimension traditionnelle en Afrique centrale. La notion de culpabilité de son point de vue est un héritage du christianisme (voir interview en date du 20 Juillet 2015 <sup>6</sup>, publié sur le site de l'Afrique des idées à l'occasion de la parution du roman *Les Maquisards* aux éditions de La Cheminante). Sans aller jusqu'à affirmer un libertinage dans la société *bassa*, la romancière pose d'entrée de jeu son discours par une filiation où géniteurs et pères nourriciers sont entremêlés jusqu'à la confusion

<sup>4</sup> LOPES (H.), *Sur l'autre rive, op. cit.*, p. 227.

<sup>5</sup> 17<sup>e</sup> minute de l'émission littéraire *Les Lectures de Gangoueus* : <http://bit.ly/LDGHenriLopes>.

<sup>6</sup> <http://www.lafriquedesidees.org/entretien-avec-hemley-boum-sur-le-maquis-camerounais/>

la plus complète. Henri Lopes, sans aller aussi loin que l'écrivaine camerounaise sur le plan théorique, met donc en scène une relation qui est peut-être plus conventionnelle selon ses termes si on s'ouvre à d'autres morales...

On peut toutefois se poser la question du temps, de la période dans laquelle se déroulent ces actions. Ici, ce sont les indépendances dont Henri Lopes fête à sa manière les 50 ans par sa plume. Si dans *Une enfant de Poto-Poto*, le propos d'Henri Lopes est moins convaincant ou, pour être plus précis, le propos de Kimia, l'héroïne narratrice suscite moins d'empathie pour le lecteur que je suis en comparaison avec l'approche de *Sur l'autre rive*, la cause réside essentiellement dans la testostérone et la vision machiste qui transpirent dans les approches de ces deux femmes et qui visent une célébration : Franceschini. Ici, la voix féminine de Kimia se masculinise au fil des pages, à la différence de Madeleine dans *Sur l'autre rive*.

### Exil et camouflage

Les romans *Le Méridional* et *Sur l'autre rive* partagent deux thématiques centrales : la fuite par le fleuve et la rupture avec le Congo d'une part, le camouflage ou la peur d'être démasquée d'autre part. Ces deux textes qui ont sensiblement la même structure se déroulent dans un même cadre spatio-temporel. Mais, ce qui me semble passionnant et qui occupe sûrement une place de choix dans la construction de ces deux romans, c'est la question de la fuite, la mise en scène de la désertion comme un leurre pour s'autoriser une nouvelle vie, une renaissance, une résurrection. Par le fleuve, les personnages passent par la mort pour retrouver une nouvelle vie. Comme le fait remarquer très bien Chief Yinka Olayodé, un personnage charismatique de *Sur l'autre rive*, diplomate nigérian en séjour au Congo, Brazzaville tourne le dos à l'eau (fleuve)<sup>7</sup>. Remarquable observation. Aussi, ni vu, ni connu, des hommes passent le *libongo* pour d'autres destinées. Il y a dans la prose d'Henri Lopes, il me semble, le discours sur un crime, sur une défaite, sur la forme d'un projet trop personnel pour s'inscrire dans un cadre collectif. Car le niveau d'engagement de ses personnages par rapport à la société congolaise ne nécessite pas une démarche aussi violente, sauf si sous des aspects trop lourds, non soulevés, il s'avère trop étouffant. Dans *Le Méridional*, Gaspard Libongo, personnage central, fuit les dérives de la JMNR (Jeunesse du Mouvement National de la Révolution, milices qui ont semé la terreur dans les années 60 au Congo). Lui, le troubadour, l'ancien meilleur danseur de rumba de Poto-Poto<sup>8</sup>, s'est progressivement laissé embrigader par la propagande révolutionnaire. L'artiste doit faire face à des questions existentielles. Il mesure chaque jour un peu plus la violence du système politique répressif qui

<sup>7</sup> LOPES (H.), *Sur l'autre rive*, op. cit., p. 143.

<sup>8</sup> Grand quartier populaire historique de Brazzaville, connu pour son melting-pot.

se met en place. Face à cette réalité, il choisit sans explication formulée, la fuite. Cela semble être une question de vie ou de mort en déduira le lecteur.

Trahison ? Fuite ? S'il y a quelque chose d'assez troublant dans ces deux romans, c'est la peur viscérale d'être démasqué chez ceux qui sont partis et qui avaient de bonnes raisons de s'extraire du borbier des origines. Il faut dire qu'il y a là un point difficile à décrypter. Le désir de se fondre dans un endroit aussi fermé qu'une île y est sûrement pour quelque chose. Que ce soit Noirmoutier ou les Antilles françaises, l'équation à résoudre est la même, à savoir celle d'un rapport apaisé avec le passé. Il est important de remarquer que la plus grande méfiance des deux personnages Madeleine et Gaspard Libongo n'est pas exprimée à l'endroit des autochtones, mais envers les fantômes douloureux du passé qui se matérialisent soudainement.

\*

On ne peut résumer le travail d'Henri Lopes à la simple question du métissage. Si cette dernière prend des formes multiples au fil de ses romans, le lecteur attentif remarquera aussi que le fleuve possède une place tout aussi importante dans le projet littéraire de cet auteur. Le fleuve inspire. Un lieu de passage. Ces personnages en mouvement permanent demeurent en quête perpétuelle de rédemption et d'un rivage sûr. D'un autre côté, il y a ce propos sur la femme dont il est nécessaire d'observer les évolutions, progression ou régression, d'un féminisme éclairé (*Sur l'autre rive*) vers un machisme quelque peu nébuleux (*Une enfant de Poto-Poto*).